

La colline aux mélèzes

écrit par ARG0 | 1 décembre 2023



Il était une fois, tous les contes commencent ainsi, il y a fort longtemps, un groupe d'enfants qui battait la campagne pour passer le temps. Il y avait Aurélien, sa sœur Élise, Marie-Thérèse une Parisienne en villégiature, et votre serviteur. Je revois encore leurs visages, si lointains, et si présents à la fois. Plus de soixante années ont passé. Pour moi, c'est comme si c'était hier. Mon enfance ne m'a jamais quitté tout à fait . C'est vers elle que je me retourne souvent pour échapper aux laideurs du monde actuel.

Nous connaissions tous les coins et recoins de notre village, les bois, les ruisseaux, les prairies, tout. Mais il y avait un lieu que nous n'avions pas encore exploré. Une colline où quatre majestueux mélèzes bouchaient l'horizon. Ils paraissaient si près, mais à vol d'oiseau les distances sont trompeuses. Nos grands-pères, mis dans la confiance, nous avaient mis en garde : c'était la demeure d'un loup-garou . Nos anciens pensaient ainsi nous dissuader de tenter l'aventure, mais leurs histoires, qu'ils nous contaient lors des veillées des années auparavant , ne nous inspiraient plus du tout la peur.

Un après-midi, juste après le repas, nous avons décidé de partir en expédition. Aurélien avait emprunté une très vieille boussole à son grand frère, mais je ne suis pas sûr qu'elle fonctionnait correctement. J'avais déniché dans un tiroir un vieux relevé cadastral, plié et replié, graisseux à force d'avoir été tripoté, et qui en fait n'indiquait pas grand-chose. Nous avons chipé quelques provisions et rempli nos gourdes. Munis de ce viatique, nous nous sommes mis en chemin. Le ciel était d'un bleu céruléen, pas un nuage à l'horizon.

D'après la boussole d'Aurélien et mon semblant de carte, nous devions faire route au sud-est. Enfin, c'est que nous pensions. Hélas, les difficultés firent que nous dûmes emprunter des sentiers, des layons, des laies interminables et en lacis, des montées abruptes et des descentes qui l'étaient tout autant, et qui nous éloignaient tantôt de notre objectif ou nous en rapprochaient. Et au milieu des bois, nous n'apercevions plus cette fichue colline. Marie-Thérèse n'était pas rassurée : « Et si nous rencontrions un

grizzly ?», nous dit-elle. Nous avons éclaté de rire. Pourquoi pas un puma ou une troupe de hyènes? Cette fleur des pavés parisiens pensait s'être embarquée pour une randonnée en Amérique du Nord.

Au bout d'un moment, nous nous sommes assis et avons entamé nos provisions. Nous ne voulions pas l'admettre mais nous étions fourbus. Nous sommes repartis, mais sans conviction. Les autres surtout, car moi, je voulais aller jusqu'au bout. Finalement, mes trois compagnons décidèrent d'interrompre là notre aventure. Je les ai suivis à regret. Je me sentais frustré, vaincu par je ne sais quel sortilège, et ce sentiment de défaite m'a suivi tout au long de ma vie.

Lors de mes dernières vacances en Corrèze, j'ai décidé soudain de reprendre le périple interrompu. J'ai emprunté à mon frère une serpe munie d'un long manche, acheté une solide paire de bottes et un ample sac à dos. J'ai prétexté une visite à la parcelle de bois qui m'a été léguée par mes parents. Un méchant terrain envahi par la bruyère et planté de sapins. Mon cadet ne m'aurait pas compris. Je suis l'original de la famille, et là, il m'aurait pris pour un fou. Les souvenirs ne l'intéressent pas. C'est une personnalité essentiellement matérielle et pragmatique.

Les mélèzes étaient toujours là. Ils avaient résisté aux intempéries, aux maladies, aux tempêtes, et nul bûcheron n'avait songé à les abattre. Le débardage dans ces endroits reculés, inaccessibles, explique cela. J'ai suivi l'itinéraire que nous avons emprunté. J'avais l'impression de mettre mes pas dans les traces que j'avais laissées soixante et quelques années plus tôt. Et il n'y avait personne pour décider à ma place de renoncer. Finalement, à part quelques débroussaillages, les chemins, empierrés, étaient praticables. Et je savais lire une carte, et je disposais d'une bonne boussole.

J'ai fini par trouver cette colline. Je l'ai gravie. Les mélèzes me paraissaient immenses. Pas de hutte de loup-garou, mais une minuscule chapelle qui abritait un chromo représentant la Vierge Marie. Cet humble édicule, couvert de lauzes, avait été érigé en 1880. La date était gravée sur le linteau de l'entrée. La grille qui protégeait l'intérieur de l'édifice était rouillée. Sur l'autel,

quelques vases oxydés et rongés par le temps. J'ai cueilli quelques fleurs sauvages et j'ai déposé mon bouquet dans un des récipients après l'avoir rempli d'eau que j'ai recueillie à la source qui se trouvait au pied du petit édifice.

Puis je me suis assis. J'étais bien. J'ai même pensé que j'aimerais quitter ce monde dans cet endroit. Et y être inhumé. Un lieu qui respirait à la fois la tristesse et la paix. Toute la paix du monde. Toute la tristesse du monde. J'ai songé aussi à ceux avec qui j'avais fait la première tentative. Aurélien, qui s'est suicidé à la suite de problèmes conjugaux, Élise, qui a épousé un coopérant et qui est partie pour la lointaine Afrique, et Marie-Thérèse, qui n'est jamais revenue en vacances dans notre village et que je n'ai jamais revue. Ils se sont tous dispersés, de-ci, de-là, au gré du vent de la vie.

Je suis reparti, pour regagner ma voiture et retrouver mon gîte, une vieille caravane au bord d'un étang. J'avais l'impression d'avoir conjuré le sort, surmonté un échec. Mais en même temps le sentiment indéfinissable d'avoir perdu une partie de mon enfance, d'avoir soudainement vieilli de quelques années. Je n'aurais jamais dû escalader cette foutue colline, finalement. Il ne faut jamais déflorer ses souvenirs et les garder intacts au fond de sa mémoire.

FIN

Argo